

27 juin 77

Réponse aux maîtres censeurs

PAR BERNARD-HENRI LEVY

Je n'imaginai pas, il y a tout juste un an, quand je rassemblai quelques amis dans les colonnes d'un hebdomadaire, que les « nouveaux philosophes » — c'était le titre du dossier — devraient connaître un jour une si étrange fortune. Nous disions, nous répétions notre refus des clans, des sectes et des chapelles. Je n'ai jamais manqué depuis de marquer la disparité d'écrivains qui n'avaient souvent rien de commun, hors le hasard des biographies. Et voilà que, brusquement, un prétendu « débat » donne corps et unité à ce qui n'en avait point. Une armée de maîtres censeurs s'acharne à enfermer des pensées libres et dispersées. Peut-être ai-je eu le tort d'inventer ou de proposer le mot ; d'autres auront eu le mérite de construire et de façonner la chose. Car la « nouvelle philosophie » est bel et bien née cette fois : mais c'est Debray et Castoriadis qui, paradoxalement, l'ont baptisée.

Je ne me doutais pas non plus, il y a quelques semaines encore, quand je rendis publique ma « Barbarie à visage humain » qu'elle cristalliserait si vite tant de haine et de mauvaise foi, de sottise et de bassesse. Je tentais d'y poser, non sans crainte parfois, quelques-uns des problèmes qui agitent le temps présent. J'y livrais quelques thèses, de nature philosophique, au débat philosophique et accessoirement politique. J'y éprouvais quelques hypothèses dont je savais qu'elles seraient discutées mais pas nécessairement calomniées. Or voilà que, pour des raisons qui m'échappent encore, le débat dégénère et l'argument cède à l'insulte. Les malentendus s'amoncellent et, derrière eux, les procès d'intention. J'aurais pu ne pas répondre et attendre que le torrent passe. Je prends le parti inverse, car tant d'agitation finit par faire problème.

N'est-il pas extraordinaire en effet de voir, ici et ailleurs, des hommes aussi différents que Debray et Deleuze, Castoriadis et Elleinstein, Poulantzas et Salini se retrouver au coude à coude, toutes tendances confondues, pour dénoncer un « tapage » et une « opération publicitaire » qui désormais leur doivent beaucoup ? En vertu de quelle mystérieuse logique accumule-t-on tant de textes, de fracassantes déclarations pour arriver toujours à cette identique conclusion, décidément bien monotone : les « nouveaux philosophes » ne valent pas une heure de peine et il serait grand temps de revenir aux affaires sérieuses ? Les vieux loups sortent de leur tanière, les chiens de garde de leur niche, les héros de leur légende. L'un rappelle élégamment ses états de service auprès des princes, des peuples et des révolutions. L'autre réclame à grands cris ses copyrights, ses droits d'auteur et, pour tout dire, des citations. Un troisième se lamente, tel Birotteau en faillite, du

Les détracteurs des philosophes dits nouveaux ont paru prendre pour cible privilégiée (et parfois même unique) Bernard-Henri Lévy. Normalien, agrégé de philosophie, ancien disciple du philosophe communiste Althusser, il dirige aujourd'hui trois collections chez Grasset. Dans le seul ouvrage qu'il ait publié (ce dont on semble lui faire reproche), « la Barbarie à visage humain », Bernard-Henri Lévy annonce, entre autres, la mort d'un certain socialisme. On lui a reproché de l'avoir dit ou trop vite, ou trop mal, ou trop allégrement, ou trop tôt. On va voir, ici, ce que lui-même pense de ce déchainement.

« travail de cochon » qui lui a volé son « siècle ». Nous n'avons jamais prétendu à l'honneur qui nous est fait ; mais force est de constater que si la république des doctes se retrouve au grand complet pour faire barrage à nos livres, c'est qu'elle y trouve peut-être des vérités qui la gênent. Je n'ai jamais cru personnellement détenir de « vérité » ni même avoir « raison » : devant une telle union sacrée, un tel concert dans le blâme, je finis par me demander si je n'ai pas à mon insu touché quelque point sensible.

Lequel ? Je n'en sais rien, et nos dignes contradicteurs se gardent bien de le révéler. Car ce qui frappe dans ce débat, c'est d'abord sa confusion et la curieuse méthode qui y préside... On nous dit qu'André Glucksmann s'est trompé sur Cantor et sur Marx : on ne nous dit pas pourquoi, et où précisément. Mon livre est, paraît-il, nul et non avenue : j'attends la critique de fond qui peut-être m'en convaincra. Tout se passe, en réalité, comme si nous n'avions pas écrit de livres ; comme si nous avions tous écrit à peu de chose près le même livre ; comme si l'on nous parlait de livres que nous n'avons pas écrits. Au cas où cela ne se saurait pas, je rappelle que ni Clavel ni Glucksmann n'ont publié de traité sur et contre l'Union de la Gauche ; que nulle part dans la « Cuisinière » il n'est dit que Mitterrand apporte le Goulag aux Français ; que jamais « l'Ange » ne fait état d'un ralliement de ses auteurs à la politique giscardienne. Experts en amalgames, nos Trissotins du concept ont l'art de noyer les problèmes et de confondre les genres.

Quelle importance puisque l'important, apparemment, ce n'est pas ce que nous disons

mais le seul fait que nous parlions ? Puisque le reproche qu'on nous fait, c'est de parler donc d'exister, d'être écoutés donc entendus, d'être « partout » et donc d'avoir — déjà ? — quelque audience ? Passons sur l'idée un peu simple que se font des *media* nos censeurs à courte vue. Passons sur leur colossal mépris d'une opinion « manipulée », grossièrement « conditionnée ». Ce qui est grave, c'est que la réflexion ne vult, à les entendre, que dans la plus frileuse des clandestinités ; que l'intellectuel dont ils rêvent devrait être maudit et vaguement suicidaire comme dans les romans de Balzac. Si j'ai bien compris Debray, le Goulag devient un mythe dès lors que quelques voix s'attachent à répéter la leçon de Soljenitsyne. Si j'ai bien compris Castoriadis, l'antimarxisme devient un mode dès lors qu'il dépasse le cercle clos des chapelles trotskistes d'autrefois. La vérité n'est-elle tolérable qu'à condition de demeurer confidentielle ? Les anciens combattants de « Socialisme ou Barbarie » ont-ils la propriété privée de la révolte et de la dissidence ? Ce n'est pas en tout cas notre vision des choses. Nous inclinons à penser que les vérités sont toujours bonnes à dire.

Non pas, d'ailleurs, que je méprise le travail lent et patient que font dans le silence ces « ouvriers du concept » dont on semble, tout à coup, faire si grand cas. J'ai su, quand il le fallait, leur adresser le salut que je pensais leur devoir. Je n'ai pas attendu nos nouveaux « pions » pour découvrir les bibliothèques et les dédales de l'archive. Mais je m'insurge simplement contre cette étrange idée qu'un intellectuel doit se taire avant d'avoir passé de longues années de recherches et de pesant labeur. Je m'étonne de ce nouveau terrorisme qui voudrait qu'un texte soit censuré tant qu'il n'a pas payé ses gages à l'esprit de sérieux et de tourdeur.

Régis Debray dénie le droit de parler à qui n'a pas assimilé « les acquis les plus récents de la biologie, de la thermodynamique, de la théorie de l'information, de l'histoire des religions, de l'ethnologie, de la psychanalyse [...] » : désolé, je n'ai pas, pour ma part, le goût des œuvres posthumes. Castoriadis, lui, est déçu. Il attendait de moi que je lui enseigne comment distinguer « la monarchie asiatique, Athènes, Rome et le Saint-Empire » : il est vrai, je le confesse, que je n'ai pas écrit un traité sur l'histoire universelle. J'ai écrit un livre d'urgence car l'urgence, aujourd'hui, est à soi seule un genre.

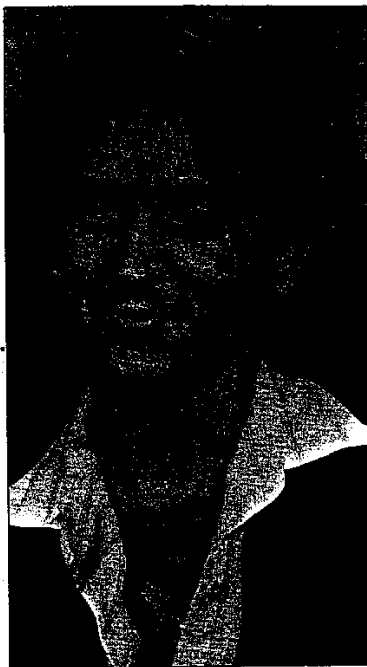
Reste l'accusation majeure, celle qui, personnellement, m'a sans doute le plus blessé : ce thème de la « nouvelle droite » dont je serais, dont nous serions les diaboliques instigateurs. J'avais d'abord, là encore, pris le

parti de ne pas répondre, convaincu que les textes étaient là qui répondaient d'eux-mêmes. Mais il y a, dans quelques articles récents, un ton qui force la mise au point et appelle l'éclaircissement.

Ce qui m'étonne dans ces articles, c'est le climat de chantage et presque d'intimidation où ils baignent volontiers. Jamais on n'avait si crûment, si brutalement sommé les intellectuels d'exhiber leurs bulletins de vote. Jamais on n'avait à ce point tenté de les enrôler sous la bannière des bataillons politiques. Pour la première fois, c'est vrai, les tribunes du « Programme commun » sont vides : mais c'est la première fois aussi qu'un programme impose de choisir entre le ralliement et le silence. Nous ignorons, c'est vrai aussi, les rudes nécessités de la stratégie politicienne : mais les stratèges savent-ils ce que penser, ce que parler veut dire ? Voient-ils bien ce qu'ils font, quand ils nous commandent d'être à la botte ? On nous taxe parfois d'obscurantisme sous prétexte que nous faisons le procès des lumières : l'obscurantisme n'est-il pas surtout du côté de ces futurs princes pour qui la réflexion n'est jamais que la lumière des maîtres ? On nous dit irresponsables : que dire de l'irresponsabilité de ceux qui, sous couvert de discipline, commencent dès à présent à mettre au pas leurs dissidents ?

Car peu importe au fond le cas des intellectuels. Ils ne sont plus, depuis longtemps, le levain ni le sel de la terre. Ce qui est redoutable, en revanche, c'est la vision du monde que suppose ce type de démarche, c'est le totalitarisme inavoué qu'elle communique silencieusement de fonder. Quand Poulantzas, par exemple, écrit de nos livres et de quelques autres qu'ils se découpent et se distribuent en « thèmes de gauche » d'une part, en « thèmes de droite » de l'autre, qu'on aura tout compris de leur mécanique quand on les aura ainsi pliés et catalogués, je me demande quel jdanovisme est là en train de renaître. Je me demande quelle idée de l'homme est requise par une telle logique. Et j'ai envie de protester que ma tête, que nos têtes ne se réduisent peut-être pas à ce pauvre quadrillage électoral. Que les Français n'ont pas, en lieu et place de cervelle, un gigantesque isoloir.

Que nous reproche-t-on, cela dit, qui justifie un tel « traitement » ? Nous avons « l'audace », dit-on, de « critiquer » la gauche : nous osons, de l'intérieur, mettre en procès le socialisme : soit, mais je croyais pourtant qu'en ces temps de veillées d'armes la discussion était ouverte, souhaitable et même féconde. Nous faisons le « jeu de la droite » ; nous menaçons la victoire de la gauche : c'est nous faire bien du crédit, et bien mal connaître les appareils qui n'ont tout de même jamais combattu par philosophes interposés. Nous proclamons « trop haut » ce que beaucoup pensent « tout bas » ; nous jouons cartes



LOUIS MOURER

sur table au jeu de la vérité : j'ignorais que la cohérence de la gauche fût faite de tant d'impostures, qu'un peu de lucidité suffisait à l'ébranler... Voilà dix ans maintenant que la seule perspective, je dis bien la *perspective*, d'une victoire électorale a stérilisé et comme suspendu toute réflexion de fond sur les problèmes du socialisme : aujourd'hui, l'imminence, la pure imminence de cette victoire fonctionne comme un fantastique principe de raréfaction. A croire que ce surmoi politique qui étouffait jadis les groupuscules « gauchistes » est en passe de s'étendre à l'ensemble de la France. Un groupe de militants, ce n'était déjà pas gai ; un peuple de militants, c'est un peuple normalisé.

Pour l'heure, le mal est fait. Parce que certains d'entre nous, instruits des cuisantes leçons d'un siècle de barbarie, ont poussé jusqu'au bout l'hypothèse du pessimisme, on en conclut allégrement qu'ils abdiquent leur devoir d'homme et trahissent leur mission d'intellectuel. Parce que j'ai dit ma résolution de ne plus être marchand de rêves, trafiquant d'idôles et d'illusions, on m'accuse de sanctifier le mal et de prêcher la soumission. Curieuse manière, en vérité, d'inverser la charge de la preuve... Car l'abdication, que je sache, est d'abord le fait de ceux qui, servants décerclés d'une histoire providentielle, commandent de s'y plier et d'adorer ses commandements. Car la plus insupportable trahison, c'est tout de même celle de ces prophètes qui, las de promettre l'avènement d'une Cité qui ne vient jamais, las d'entendre surtout la plainte et la protestation des hommes, finissent un jour ou l'autre dans l'uniforme des fusilleurs. Car les précheurs

de soumission, les peuples les connaissent bien : c'est les gais savants du « bien » et de la vie qui va « changer », c'est les princes omniscients qui savent même les chemins du bonheur. Nous sommes quelques-uns aujourd'hui à penser que « résister », c'est aussi oser dire non aux mirages meurtriers et aux semblants des princes souriants. Nous sommes quelques-uns à croire que le simulacre en politique s'achève souvent en bains de sang, même si, malheureusement, c'est toujours le sang des autres.

Mais pourquoi argumenter ? Jamais la raison ne vaut contre la passion de l'ignorance.

Et je me demande si déjà, dans quelque obscure officine, notre compte n'est pas réglé au livre noir des exclusions. La question n'est plus que nous soyons ou non « objectivement » réactionnaires mais que la gauche le dise, elle qui règne sans partage sur cette « objectivité ». L'essentiel n'est pas que la droite nous « récupère » mais que le nouveau prince, maître du jeu pour l'heure, fasse précisément en sorte que la récupération s'opère. Je disais en commençant que nos maîtres censeurs inventent la nouvelle philosophie : ils pourraient bien, demain, inventer la nouvelle droite. Des hommes comme Jean Daniel, Jacques Julliard et quelques autres semblent le deviner, et c'est ainsi qu'interprète leur souci de nous entendre. D'autres ne s'en soucient guère et je gage qu'ils seront là, le jour venu, pour rendre compte de notre « désertion » par un dernier tour de roue à la vieille dialectique marxiste.

Pour ma part, en tout cas, j'ai assez dit où était ma famille et quelle était ma langue. Je crois, contrairement à Debray, qu'être de droite est une injure. Et cette injure, il se trouve qu'elle m'est intolérable.

Encore faut-il s'entendre. Quand il m'arrive de déclarer que c'est à la gauche que je m'adresse, je songe à cette part de la gauche qui consent à se souvenir que le mot de « socialisme » est ressenti comme une brûlure par un quart de l'humanité. Je songe à cette part des hommes de gauche qui jamais ne se résoudra à sacrifier les quelques principes simples qui font les sociétés vivables, sur l'autel toujours reconstruit des nouvelles raisons d'Etat. Je pense aussi, bien sûr, à cette gauche des profonds, dont je sais qu'elle refuse de choisir entre les vertus de la potence et les charmes de la guillotine. Car voilà, au fond, ce qui nous distingue des intellectuels d'Etat : nous sommes prêts à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que ce type de choix ne devienne pas un jour inévitable ; eux font tout ce qu'ils peuvent pour qu'il soit non seulement incontrournable mais légitime et raisonnable.

B.-H. L.